

Sylvie Arsever  
Novembre 2018

---

## La radicalité : une affaire de relation

**Deux politologues français jettent un jour nouveau sur les dossiers de mineurs *radicalisés***  
Le terme est désormais courant. Untel s'est *radicalisé* tout seul devant Internet. Tel autre, qui s'est laissé pousser la barbe et prétend régler le comportement religieux de ses familiers, est soupçonné de *radicalisation*, tandis que s'élaborent des cures de *déradicalisation* au succès incertain. Mais de quoi parle-t-on exactement, au-delà d'une fascination plus ou moins active pour des thèses islamistes violentes ?

Si le profil et les motivations des jeunes concernés ont fait l'objet de nombreux ouvrages, entre sociologie, politologie et psychologie des profondeurs, on s'est peu interrogé jusqu'ici sur le concept lui-même : de quoi la radicalité est-elle le nom ? En dépit du titre donné à leur ouvrage<sup>1</sup>, Laurent Bonelli et Fabien Carrié n'entreprennent pas vraiment de répondre à cette question. Leur propos est plutôt d'examiner l'ensemble des cas classés sous la rubrique de la radicalité par les autorités et par ceux qui les alertent ou demandent leur aide. Dans l'étude qu'ils ont consacrée à 133 dossiers de mineurs qui ont occupé la Mission nationale (française) de veille et d'information sur les phénomènes de radicalisation, cette dernière apparaît comme un phénomène assez largement interactif, une relation mal emmanchée entre les intéressés et la société dans laquelle ils vivent.

Cet aspect est particulièrement visible dans les cas, assez nombreux pour n'avoir pas tous fait l'objet d'un examen détaillé, de jeunes qui se sont signalés par des propos assimilés à une apologie du terrorisme. Il suffit parfois de peu de chose, d'autant que les suspects sont souvent déjà en contact avec éducateurs et policiers pour des comportements déviants qui n'avaient rien à voir avec la religion. Les propos du type : « Il devrait y en avoir plus, des Kouachi. J'espère que vous serez les prochains ! » ou « On va tous vous niquer à la kalachnikoff » s'inscrivent dans le rapport fortement antagoniste qu'ils entretiennent avec les représentants de l'autorité. Leur force est d'autant plus percutante que, justement, ils sont ressentis comme particulièrement menaçants par ceux auxquels ils sont adressés – même si certains ne se laissent pas impressionner.

Pour de nombreux membres de ce groupe, la pratique religieuse est plus un marqueur identitaire qui les classe parmi les rebelles qu'un choix bien ferme. Ils s'y adonnent souvent de façon intermittente, sans pour autant renoncer à fumer du cannabis, boire de l'alcool, voire participer à une tournante. Et aucun d'entre eux, dans l'échantillon étudié, n'a passé à des actes plus graves en rapport avec le terrorisme.

---

1. Laurent Bonelli Fabien Carrié : La fabrique de la radicalité ; Une sociologie des jeunes djihadistes française ; Seuil, 2018, 302 p

Ce qui peut passer pour un paradoxe : dans l'enquête, ce sont eux qui ont le profil le plus proche de celui des auteurs d'actes terroristes réalisés en France – les Kouachi, justement, Amedy Koulibali, Mohamed Merah ou Salah Abdeslam . Les auteurs expliquent ce fait par l'âge : si les mineurs peuvent se contenter de propos bravaches pour rester aux yeux de leurs pairs des caïds respectés, ceux qui ont passé à l'acte ont quelques années de plus. Ils sont devenus moins performants dans une marge toujours plus exigeante dont ils ont perdu tout espoir de sortir un jour. Leur geste meurtrier s'analyse autant comme une manière d'échapper par la mort à une situation devenue intenable que comme une forme de surenchère dans la radicalité.

Chez les mineurs, quoi qu'il en soit, les actes les plus graves – préparatifs d'attentats ou, dans la majorité des cas, préparation ou réalisation d'un départ en Syrie – sont le fait de jeunes gens – 62 en tout - au profil nettement plus sage. Là où les premiers manifestent leur opposition par la provocation et, souvent, la délinquance, eux semblent plutôt avoir choisi la fuite. Une fuite par le haut, si l'on peut dire, où l'idéal, parfois très récemment adopté, joue un rôle important.

Leurs histoires se ressemblent. La plupart ont grandi dans des familles immigrées ayant fait le pari de l'intégration, au point parfois de rompre presque tout lien avec leur pays d'origine – parfois quitté pour des raisons politiques. Ils ont été encouragés à étudier, une activité pour laquelle on les a gratifiés d'un espace tranquille dans le logement familial et souvent dispensés des travaux domestiques. Et pendant plusieurs années, cela a bien marché. Dans des quartiers où souvent les autres enfants n'étaient guère portés sur l'école, ils ont attiré l'attention des maîtres, ont vu reconnaître leurs efforts et cru qu'ils parviendraient à réaliser le rêve d'ascension sociale pour lequel leurs parents avaient tant investi... Jusqu'au jour où ils ont poursuivi leur scolarité dans des établissements supérieurs où leurs camarades de classe provenaient de milieux plus privilégiés dont ils ignoraient les codes, avaient suivi des cursus plus exigeants et les considéraient sans sympathie.

C'est en situation de décrochage scolaire que ces bons élèves se sont tournés vers une piété partagée parfois avec quelques amis ou repérée sur internet. Ils ont procédé avec leur sérieux habituel, s'intéressant à la théologie, à l'histoire de l'islam, à la géopolitique... Ils sont restés aussi relativement dépourvus de sens pratique : leurs tentatives de départ ont souvent échoué, les quelques attentats projetés étaient peu réalisables.

Par leur démarche, les deux auteurs ont donné une forme de cohérence à un regroupement qu'ils jugent eux-mêmes fortement hétéroclite : la radicalité joue un rôle bien différent dans les trajectoires étudiées et le seul point commun entre elles réside peut-être dans la peur qu'elles suscitent. Ce qui, finalement, ne devrait pas trop étonner : l'échelle de la délinquance – et de la répression – a toujours été une affaire de peur, raisonnable ou non. La caractéristique des dossiers étudiés réside plutôt dans le fait que, dans ce cas, la peur – des attentats - est particulièrement légitime tandis que les efforts employés pour identifier et circonscrire la menace paraissent singulièrement maladroits.